



Jean-Yves Le Naour, 1914 La grande illusion

Histoire contemporaine - Grande Guerre

mercredi 1er avril 2015

Jean-Yves LE NAOUR, 1914 La grande illusion, Editions Perrin, octobre 2012, 404 pages.

Parmi les nombreux ouvrages qui paraissent à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, 1914 La grande illusion de Jean-Yves Le Naour, professeur en classes préparatoires et docteur en histoire spécialiste de la guerre 1914-1918, s'impose comme une des meilleures synthèses sur l'année 14. Ce livre qui est paru chez Perrin en octobre 2012 devrait séduire étudiants, enseignants et tous les amateurs d'histoire qui s'intéressent à la Première Guerre mondiale.

Comme il se doit, *1914 La grande illusion* débute avec une introduction narrant la « *chronique d'une mort annoncée* », celle de François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo et s'achève par une conclusion sur cette année 1914, la plus meurtrière de toute la guerre : « *déjà tant de morts* » conclut l'auteur, rappelant que plus de 300 000 Français et 260 000 Allemands ont perdu la vie entre août et décembre 1914.

Découpé en douze chapitres, *1914 La grande illusion* porte bien son titre tant les illusions ont été nombreuses, en cette année où commence le premier conflit mondial. Les trois premiers chapitres, intitulés « *Peur sur l'Europe* », « *Maintenant ou jamais* » et « *Dix jours qui ébranlèrent le monde* » - un clin d'œil au témoignage du journaliste américain John Reed sur la Révolution d'Octobre - reviennent en détail sur la crise diplomatique de l'été 1914 qui aboutit finalement à la guerre. Jean-Yves Le Naour nous restitue avec clarté l'atmosphère de paranoïa qui règne dans les chancelleries européennes où tout le monde a peur : l'Autriche a peur des Slaves qui menacent l'unité de son empire, l'Allemagne a peur de la menace russe, mais aussi du désir de revanche fantasmé des Français tandis que l'Angleterre a peur de la montée en puissance de l'Allemagne, notamment sur mer. Bref, tout le monde a peur et tout le monde s'illusionne sur les intentions des voisins.

Dans ce contexte, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne - et dans une moindre mesure la Russie - portent une lourde responsabilité dans le déclenchement de la guerre. En soutenant jusqu'au bout l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne s'est retrouvée « *coincée par son propre bluff* ». Au moment où elle commence à se rendre compte que la Russie ira également jusqu'au bout et que l'Angleterre ne restera pas neutre, il est déjà trop tard, d'autant plus que les militaires poussent Guillaume II à la guerre préventive avant que la Russie ne devienne une grande puissance industrielle.

Le chapitre 4, « *Guerre à la guerre* » évoque l'échec des pacifistes et notamment des socialistes et des syndicalistes à empêcher la guerre. La meilleure illustration de cet échec est le fait que le carnet B ne sera finalement pas utilisé pour arrêter les syndicalistes révolutionnaires qui y étaient fichés. Dans les journées cruciales de cette fin de juillet 1914, la CGT « *amarre ses vaisseaux à ceux de la SFIO et épouse sa position légaliste de pression sur le gouvernement* ». Aucun syndicaliste français n'est prêt à prendre la responsabilité de saboter l'effort de guerre de son pays et de le laisser à la merci de l'ennemi au cas où les prolétaires Allemands ne joueraient pas le jeu de la grève générale et il en

va de même de l'autre côté du Rhin. Or, c'est la faiblesse du système jaurésien, écrit Le Naour « *Que vaut une menace que l'on est incapable de mettre en pratique ?* ». La rapidité de la crise diplomatique et l'assassinat de Jaurès le 31 juillet 1914 empêchent l'Internationale socialiste de se réunir à temps. La SFIO comme la CGT se rallient à la défense nationale tandis que toute la presse, y-compris ceux qui la veille appelaient au meurtre de Jaurès saluent le tribun socialiste : « *il fallait se dépêcher d'engloutir Jaurès sous les fleurs et de tirer son cadavre dans la tranchée de l'unité nationale* ».

Les chapitres 5 et 6, « *Personne ne pensait à la guerre* » et « *La chasse aux Allemands* » s'intéressent à l'entrée en guerre. Jean-Yves Le Naour raconte l'inflation et « *la valse des étiquettes* », mais aussi les mariages précipités du mois d'août 1914 et les prophéties des voyantes et des charlatans. Il évoque aussi la vague d'espionnage qui submerge la France où rumeurs et fausses nouvelles se répandent comme une traînée de poudre : on raconte que des Allemands déguisés en religieuses distribueraient des bonbons empoisonnés aux enfants, on s'attaque aux laiteries de la société Maggi (pourtant suisse), à ses *bouillons Kub* et à ses publicités, qui, à en croire les délires de l'Action Française serviraient de panneaux indicateurs en cas d'invasion allemande. C'est « *une sorte de folie collective* » rapporte un caporal qui doit intervenir pour empêcher le lynchage d'un commerçant auvergnat suspecté d'être allemand à cause de son accent.

Le chapitre 7 « *La peau de l'ours* », est largement consacré au général Joseph Joffre et à son plan de bataille, que personne au gouvernement ne connaît. Sûr de lui, ne voulant rendre de compte à personne et surtout pas au pouvoir politique, ni même à ses subordonnés laissés dans l'ignorance, le commandant en chef veut attaquer les Allemands en Lorraine pour y fixer leur aile gauche, les laisser pénétrer en Belgique et envahir le Nord de la France et attaquer au centre, dans les Ardennes, à la façon de Napoléon à Austerlitz. Fétichiste de l'offensive baïonnette au canon et sabre au clair, Joffre voit se briser ses rêves de gloire sur les mitrailleuses allemandes. Son autre erreur est d'avoir grossièrement sous-estimé les forces de l'aile droite allemande, par mépris pour les soldats de réserve que lui n'a pas voulu engager. On voit dans le chapitre 8, « *L'heure de vérité* », que les illusions du général Joffre auraient pu aboutir à la défaite française. A la fin du mois d'août 1914, les armées franco-anglaises ont été sévèrement accrochées et forcées de reculer. Le désastre de 1870 semble se reproduire.

Envahie, « *La France a peur* ». Le chapitre 9 évoque l'intox et le bourrage de crâne. Les journaux français sont pleins de balles allemandes qui ne blessent pas, d'obus qui n'explorent pas, d'Allemands affamés et ridicules qui se précipitent pour manger les tartines beurrées des soldats français tandis que certains jurent que des centaines de milliers de soldats russes auraient déjà débarqué en France. Mais la peur est parfois justifiée : si des bobards ont bien circulé sur les Allemands coupeurs de mains, les atrocités allemandes en Belgique et dans le Nord de la France au moment de l'invasion sont une réalité. Plusieurs milliers de civils ont été exécutés par l'armée allemande qui vivait dans le souvenir de 1870 et la crainte des attaques de francs-tireurs.

Tandis que le gouvernement s'est replié provisoirement sur Bordeaux, Gallieni, nommé gouverneur militaire de Paris et Joffre vont profiter de l'opportunité offerte par la manœuvre de l'armée de Kluck, qui offre son flanc à la contre-attaque française, pour sauver la capitale. C'est « *Le miracle de la Marne* » que Jean-Yves Le Naour raconte au chapitre 10. Les deux généraux, qui se détestent cordialement, chercheront tous deux à s'attribuer la paternité de cette victoire, qui ne sera cependant pas transformée, l'armée allemande parvenant à reculer et à se retrancher sur toute la longueur du front.

Le gouvernement peut enfin revenir à Paris et le parlementarisme reprend ses droits. Pour Jean-Yves Le Naour, « *l'union sacrée* » a toujours été une illusion. C'est en fait une « *désunion sacrée* » qu'analyse l'auteur dans le chapitre 11, montrant que la droite conservatrice n'a pas renoncé à changer ultérieurement la forme du régime, qu'elle a toujours ses bêtes noires comme Joseph Caillaux et qu'au fond, l'union sacrée oblige la gauche à renoncer à ses fondamentaux tandis que la droite nationaliste n'abdique aucune de ses idées.

En cette fin de septembre 1914, on se rend compte que la guerre sera longue. Aucune des deux armées ne parvenant à déborder l'autre, on s'enterme dans les tranchées en attendant Noël et sans doute la fin de la guerre, au printemps de l'année prochaine. Le dernier chapitre de l'ouvrage de Jean-Yves Le Naour, « *Joyeux Noël* », s'intéresse à ces derniers mois de l'année 1914. Les premières voix pacifistes se font entendre à la CGT où Pierre Monatte démissionne de la direction du syndicat. En Allemagne, Karl Liebknecht vote contre les crédits de guerre au Reichstag. A l'Est où les Russes ont été repoussés, il n'y aura rien de nouveau non plus, mais l'empire ottoman entre en guerre. Les tentatives de médiation du Pape Benoît XV échouent : il n'y aura pas de trêve, même pour Noël. Pourtant, dans plusieurs secteurs du front, on assiste à des fraternisations durant la nuit de Noël.

A l'heure du bilan, dressé par Jean-Yves Le Naour dans sa conclusion, l'année 1914 a été la plus meurtrière de toute la guerre. On s'achemine vers une guerre longue, mais personne n'imagine qu'elle durera encore quatre ans.

Au fil des quelques 400 pages du livre de Jean-Yves Le Naour, *1914 La grande illusion* s'impose, par la qualité de sa rédaction et la richesse de sa documentation comme une des meilleures synthèses sur l'année 1914.

David NOËL pour *Historiens & Géographes* n°429, mars 2015. Tous droits réservés.

